

Séance du 5 février 1999



Communication de
Monsieur Jean-Claude BONNEFONT



Auguste Paté

Un Apôtre méconnu de l'enseignement agricole pratique
au XIX^e Siècle à Nancy.

Jacques Auguste Paté est un personnage plus intéressant par son parcours que par sa personnalité elle-même. Il a accompagné, en observateur averti et en acteur d'appoint, l'évolution de l'agriculture lorraine. Nous pouvons le comparer à ces éléments que les physiciens appellent des " tra- ceurs ", et dont on suit le déplacement d'un milieu à l'autre. Il est pour nous un fil conducteur, qui nous aide à mieux comprendre, de manière concrète, comment les événements se sont enchaînés, comment les hommes ont vécu d'année en année certaines périodes plus ou moins critiques et comment les mentalités agricoles se sont peu à peu transformées.

Bien qu'il soit né dans une famille d'agriculteurs, et qu'il ait reçu une éducation agricole de haut niveau, Jacques Auguste Paté n'a jamais été exploitant agricole établi à son compte en Lorraine. Il a été ce que l'on peut appeler un journaliste-vulgarisateur, non dépourvu de talent, et peut-être d'influence à une certaine époque, mais qui a été relégué à la fin de sa vie dans un rôle de témoin assez marginal. L'hebdomadaire agricole qu'il a fondé à Nancy en 1863, " le Bélier ", a eu une longévité remarquable, puisqu'il a subsisté jusqu'à la guerre de 1914. On y retrouve, pendant un demi siècle, l'écho de tous les progrès, de tous les combats, de toutes les crises qui ont marqué l'agriculture lorraine. Paté

cependant ne l'a animé que pendant une trentaine d'années, jusqu'en 1890. Les exemplaires de cet hebdomadaire sont conservés à la Bibliothèque Municipale de Nancy de manière tout à fait suivie de 1863 à 1883, mais une grande lacune s'étend entre 1884 et 1899. Elle est comblée en bonne partie par les numéros qui ont été conservés aux Archives départementales sous les cotes JOUR 314, mais qui ne forment pas une série tout à fait complète.

Nous pouvons distinguer dans la vie de Paté quelques grandes étapes :

- les années de formation et d'exil, jusqu'en 1860.
- les années de pleine activité et de reconnaissance officielle, avec la fondation du Béliet (1861-1869).
- le tournant de 1869 et les années de critique sélective (1870-1879).
- la crise des années 1880-1884.
- les dernières années de Paté (1884-1891).

1° Les années de formation et d'exil.

Jacques Auguste Paté est né à Brulange (actuel département de la Moselle) le 29 juillet 1827, dans une famille d'agriculteurs plutôt atypique. Ses parents étaient séparés. Le père, Nicolas Paté, avait éprouvé l'irrésistible envie de tout abandonner et était allé refaire sa vie en Amérique. Il est mort dans l'état de New-York en 1847. La mère, Marguerite Antoine, restée seule avec ses 9 enfants, avait fait face avec courage à la situation. C'est le frère aîné, Jean-Baptiste, qui avait dû prendre en charge la subsistance de toute la famille. Il avait pris à bail la ferme de la Netz, dans la commune de Marthil, près de Delme, il l'avait modernisée et, aux prix de sacrifices considérables, il avait réussi à donner à tous ses frères et sœurs une éducation de qualité. C'est lui qui a recueilli sa mère à son domicile jusqu'à la mort de celle-ci en 1844. Un frère cadet de Jacques Auguste, Jules Paté, est devenu médecin, un autre s'est établi comme agriculteur dans les Vosges. Jean-Baptiste Paté était très estimé dans tous les milieux agricoles : il a raconté ses débuts dans un très intéressant mémoire destiné à appuyer sa candidature à un prix de la Société centrale d'Agriculture et qui a été publié ⁽¹⁾. C'est certainement son frère aîné qui a inculqué à Jacques Auguste sa passion pour l'agriculture. Mais de son père, auprès duquel il avait tout de même vécu pendant son enfance, Jacques Auguste avait hérité aussi un esprit aventureux et rebelle, avide de nouveauté et de contacts lointains.

Après avoir reçu une excellente éducation, à la fois théorique et pratique, Jacques Auguste avait été admis à l'Institut agronomique de Versailles, cette éphémère création de la Seconde République (1849-1853).

On sait de quelles critiques cette école avait été l'objet de la part des milieux conservateurs. A quoi bon, disait-on, former des ingénieurs agricoles à un niveau supérieur, alors que les propriétaires ne réclamaient que de bons exécutants ? Cette institution n'a pas survécu au régime qui l'avait créée. Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, de voir notre garçon faire partie des jeunes gens qui ont combattu le coup d'état du 2 décembre 1851. Porté sur la liste des condamnés, il est obligé de s'exiler, d'abord en Angleterre, puis en Amérique, où il vit pendant plusieurs années à l'exemple de son père.

Dans ses écrits, Jacques Auguste Paté s'est toujours montré très peu bavard sur ce long séjour à l'étranger. Lorsqu'on essaie de l'en faire parler, il s'en tire par une pirouette ⁽²⁾. L'agriculture anglaise ne l'a séduit qu'en partie : il admire certes la priorité donnée à l'élevage et aux prairies artificielles, mais en même temps il déplore le caractère hiérarchique et profondément inégalitaire de la société rurale britannique. Des Etats-Unis, il rapporte une image beaucoup plus positive. Il y a découvert de vastes terroirs homogènes, cultivés d'un seul tenant sur de grandes étendues, l'utilisation de machines perfectionnées, une agriculture tournée vers l'exportation dans le monde entier, sachant commercialiser ses produits et établir des liens avec les industries capables de les transformer. Toute sa vie, il n'a cessé de prôner l'agriculture américaine comme le modèle dont devraient s'inspirer les cultivateurs français, s'ils voulaient être capables de résister à sa concurrence.

2° Les années de pleine activité et de reconnaissance officielle (1861-1869).

Lorsque Jacques Auguste Paté est enfin autorisé à rentrer en France, au bout de 10 ans, il est bien accueilli par les milieux agricoles lorrains. Le conseil général est décidé à faire quelque chose pour l'enseignement agricole à Nancy, qui est alors complètement désorganisé et privé d'appui national. En apparence, le zèle républicain de Paté s'est calmé et il reçoit l'appui de personnages importants dans les milieux agricoles, ainsi que celui du préfet de la Meurthe. On lui permet explicitement de faire à Nancy et dans les campagnes voisines des "conférences d'agriculture", pour lesquelles le conseil général vote une subvention d'un montant non négligeable (elle était encore de 800 F en 1870). Il prononce dès le 30 novembre 1861 le discours de rentrée de son premier cours, aussitôt édité sous le titre "De l'éducation rurale" ⁽³⁾. Deux ans plus tard, il publie encore un autre discours de rentrée, qui traite "De l'agriculture en Lorraine" ⁽⁴⁾. Nanti de ce titre presque officiel de "professeur d'agriculture", il imagine alors pouvoir prolonger son action en éditant un hebdomadaire agricole dont le premier numéro paraît le 27 décembre 1863 : il

l'intitule curieusement " Le Bélier ". Le journal, dans lequel il publie le texte de ses cours, va lui permettre de toucher les agriculteurs absents à ses causeries, tout en amplifiant sa propre connaissance de l'agriculture lorraine, grâce aux visites qu'il effectue et au réseau de correspondants locaux qu'il se constitue peu à peu. Réciproquement, il profite de chacune de ses conférences pour faire connaître le Bélier et augmenter le nombre de ses lecteurs. L'hebdomadaire, présenté sous une forme très didactique, et les conférences agricoles poursuivent donc en fait un même but.

Les auditeurs sont nombreux, souvent plus d'une centaine. Paté prend soin de s'y faire présenter par des notables locaux influents. Il s'impose comme première règle de ne jamais se perdre dans des considérations théoriques, mais de toujours présenter les faits sous un jour pratique : ce qu'il dit doit pouvoir être directement utilisable. Il s'efforce aussi, avec un art consommé de la pédagogie, de parler en chaque lieu des questions qui intéresseront le plus son auditoire. En généraliste plus qu'en spécialiste, il traite de la vigne en pays de vignoble, du blé et des assolements en pays de culture, des prairies et de la conduite du bétail en pays d'élevage. Il voudrait pouvoir préparer chacune de ses interventions en dressant une cartographie des sols et en dressant une monographie détaillée du territoire visité. Il met l'accent sur quelques idées simples, auxquelles il tient et il n'hésite pas à proposer aux sceptiques des démonstrations de matériel. A Nancy, le cycle des conférences se déroule dans une salle de l'Université, ce qui leur confère une garantie de sérieux. Il y joint de nombreuses excursions sur le terrain, auxquelles sont conviés les élèves de l'école normale d'instituteurs et parfois aussi ceux de l'École supérieure professionnelle Tabellion, devenue aujourd'hui le Lycée Loritz.

Sur le fond, l'enseignement de Paté ne diffère pas sensiblement de celui de Mathieu de Dombasle, dont il se veut le disciple, et dont vers 1870 les agriculteurs lorrains n'avaient pas fini d'assimiler les leçons. Il prêche la nécessité de mieux travailler le sol, en utilisant des machines puissantes et appropriées, la suppression définitive de la jachère par le recours aux prairies artificielles et aux plantes sarclées, une attention plus grande portée au bétail et à tous les soins qu'il réclame, la rationalisation des finages grâce à ce que l'on nomme les " réunions territoriales ", c'est-à-dire les remembrements, la nécessité de mieux éduquer les agriculteurs pour assurer leur promotion économique et sociale. Mais il enrichit tous ces thèmes, il les applique à la situation présente et il les défend avec de nouveaux arguments.

On aimerait savoir quel a été l'impact de cet enseignement. Si l'on en croit les articles du Bélier, il a été suivi par des foules importantes : les conférences étaient nombreuses et toujours bien suivies. Mais son mes-

sage passe plus ou moins bien. Il n'en dit rien sur le moment, mais quelques années plus tard, lorsqu'il connaît des accès de découragement, il confesse dans son journal les rebuffades qu'il a subies. On va jusqu'à le traiter un jour de " repris de justice " en raison de sa condamnation politique passée. Quand il fait venir à ses frais en 1863 du matériel américain, les faucheuses Woods, la démonstration qu'il organise n'est pas très concluante : il essuie plutôt un échec. D'une manière globale pourtant, le bilan semble avoir été positif⁽⁵⁾.

Au cours de cette période, Jacques Auguste Paté reste très proche des milieux agricoles officiels. Il existe à Nancy une Société centrale d'agriculture, dont l'origine est particulièrement prestigieuse, puisqu'elle a été présidée à ses débuts par Mathieu de Dombasle lui-même. Elle fédère en quelque sorte les Comices agricoles qui se sont organisés dans les différents arrondissements.

Elle est encore largement dominée par les grands propriétaires, auxquels se joignent quelques gros fermiers⁽⁶⁾. De 1861 à 1869, Paté se montre un serviteur docile de ces institutions. Il rédige des comptes-rendus, il participe aux commissions qui visitent les exploitations en vue de leur attribuer des prix, il siège même parfois dans les comices aux côtés des personnages officiels. Les qualités dont il fait preuve lui valent d'être coopté parmi les membres titulaires de la Société centrale d'agriculture lorsqu'en janvier 1865 une réforme de ses statuts en fait passer le nombre de 50 à 60.

On le nomme aussi secrétaire de la section d'Horticulture. Il assiste assez régulièrement aux séances jusqu'en 1868.

Un incident bizarre se produit à la fin de l'année 1867. Faisant preuve d'un esprit excessif, Paté propose une augmentation de la cotisation à la société, qui la porterait d'un seul coup de 6 à 25 francs ! Quelle est son intention ? Est-ce pour provoquer une sélection dans la masse pesante et conservatrice des adhérents ? Ne veut-il pas plutôt rendre la société plus indépendante des subventions officielles et lui permettre ainsi d'afficher des positions qui ne seraient pas celles du pouvoir ? Il ne s'en explique pas, et on ne voit pas comment il pourrait le faire à cette date. Embarrassée par cette initiative intempestive, la Société nomme une commission, dans laquelle on fait courtoisement une place à Paté, et qui propose une cotisation de 10 francs. Que se passe-t-il à la fin de 1868 ? Une crise profonde déchire la Société centrale, sans doute plus grave que ce que nous laissent deviner les comptes rendus qui nous ont été transmis. Pour le renouvellement des instances, où l'on peut voter soit en personne, soit par correspondance, une contestation s'élève sur la façon dont une liste de candidats a été présentée comme officiellement soute-

nue par le bureau, alors qu'elle ne l'était pas. Une petite minorité manifeste son opposition. Elle est conduite par les amis de Paté, le député Drouot et les frères Tourtel. Il est probable que Paté ait quitté la société à cette occasion. Mais on ne comprend pas parfaitement pourquoi sa réaction a été aussi excessive : Drouot et les Tourtel, dont la position politique était très forte, sont restés membres de la Société centrale, où ils ont continué de jouer un rôle important par la suite. Pourquoi Paté n'a-t-il pas fait comme eux ? Pour tenter d'y voir clair, il faut restituer tout un contexte qui fait de l'année 1869 une année tournante.

3° Le tournant de 1869 et les années de critique sélective (1870-1879).

L'agriculture française, que l'on pouvait croire immobile, donne tout à coup des signes de réveil. C'est une évolution qui coïncide avec la transformation du régime impérial qui, longtemps autoritaire, devient sur la fin plus libéral. La vie associative renaît en France. On assiste à une éclosion de multiples sociétés agricoles nouvelles, qui aspirent à plus de liberté, et veulent desserrer le carcan imposé par les organismes officiels. Certains de leurs promoteurs ne sont peut-être pas exempts d'arrière-pensées politiques. Jacques Auguste Paté se range d'emblée du côté de ces nouvelles venues. A Paris, à l'initiative de Drouyn de Lhuys, une Société des Agriculteurs de France est lancée en mars 1868. Elle compte déjà 1700 membres lorsqu'elle tient sa première assemblée générale le 16 décembre 1868. Le Béliet en donne un compte rendu très favorable. Paté retient surtout sans le discours inaugural du président qu'il s'agit moins de concurrencer les sociétés centrales de chaque département que de les «stimuler». Quant aux comices, la Société des Agriculteurs se dit prête à travailler avec tous ceux qui feront preuve de dynamisme. Cette ligne est exactement celle que va suivre le Béliet dans les années suivantes : il ignore presque totalement la Société centrale de Nancy, mais rend compte chaleureusement des travaux de certains comices, notamment celui de Lunéville et celui de Toul. Le comice de Lunéville est dirigé par Noël, pour qui Paté a toujours professé une grande vénération, et animé par son camarade Paul Genay, avec qui il a toujours gardé de bonnes relations.

Des associations nouvelles se créent un peu partout, à Dieuze, Vézelize, Lunéville, au gré des initiatives locales. Jean-Baptiste Paté, le frère aîné du journaliste, lance une « Société libre des agriculteurs de Morhange », dont il prononce le discours inaugural le 25 avril 1869 et dont les travaux sont naturellement suivis de près par le Béliet. Il s'agit bien d'un mouvement de fond que Jacques Auguste Paté appuie et dont il perçoit bien l'originalité. « *Il y a à peine quelques années* », écrit-il en 1869, « *les*

sociétés d'agriculture et les comices formaient des assemblées composées de grands propriétaires, de médecins et d'avocats. Très peu de cultivateurs se montraient dans les réunions régulières, l'homme de la ferme se trouvait gêné en présence d'hommes maniant la parole avec aisance et ne souffrant pas de discussion en dehors de l'ordre du jour"⁽⁷⁾. "Mais", ajoute-t-il en 1870, "*Un sentiment d'indépendance s'est propagé parmi nos collègues, jadis si soumis, si tremblants et si routiniers, et en maintes localités, ils ont rivalisé de zèle pour se constituer en association et dire à tous : Nos premiers protecteurs (c'est-à-dire la génération de Mathieu de Dombasle) nous ont dit que nous devons nous instruire, nous réunir et nous associer. Aujourd'hui, nous nous instruisons, nous nous réunissons et nous nous associons*"⁽⁸⁾. Le Béliier, on le comprend, est désormais décidé à adopter une attitude critique en face des milieux agricoles lorrains.

Mais un autre tournant se produit en 1869, dont Paté n'a probablement pas mesuré toute l'importance. C'est au cours de l'été de cette année qu'est organisé, à l'initiative de la Société des Agriculteurs de France le grand "Congrès agricole libre de Nancy", du 23 au 26 juin⁽⁹⁾. Louis Grandeau, qui est aussi secrétaire de la société, en est la cheville ouvrière. De nombreux thèmes sont abordés au cours des trois journées de débats, parmi lesquels on relève surtout l'utilisation des engrais chimiques, la question sucrière, le fonctionnement des stations agronomiques, l'enseignement agricole. 591 participants y sont inscrits, parmi lesquels une très grande majorité de Lorrains. Paté de la Netz en fait partie, il prononce même une communication dans laquelle il rend hommage aux ouvriers agricoles et plaide pour l'introduction de nouvelles machines. Mais on s'étonne que Jacques Auguste soit resté dans la coulisse.

Peut-être partage-t-il les préventions de certains contre une agriculture qui devient plus scientifique ? Les discussions montrent qu'il existe en Lorraine une opposition diffuse à l'utilisation plus massive des engrais chimiques : on rappelle les expériences de Mathieu de Dombasle, qui avait montré leurs limites. Paul Genay, mais aussi l'ardennais Jacotin, de Reithel, expriment des réserves appuyées⁽¹⁰⁾. Cependant Grandeau, fondateur en mars 1868 à Nancy de la première station agronomique de France, entend bien entraîner tous les agriculteurs sur la voie de l'agriculture intensive. Il s'appuie sur l'autorité incontestable de nombreux agronomes allemands, venus de Prusse, de Bavière et de Bavière rhénane, de Saxe, du Bade, du Wurtemberg, de Lippe-Detmold et d'Autriche. C'est en 1851, à l'initiative de Liebig, qu'avait été créée la première station agronomique allemande à Möckern (Saxe). A la date du Congrès, il en existe en Allemagne 28, qui sont en pleine activité, et 7 dans les Alpes suisses. Jacques Auguste Paté est probablement de ceux qui murmurent contre ce recours aux méthodes de la chimie allemande. Il

est évidemment d'une autre génération. Est-ce que les chimistes français des années 1840-1850 n'étaient pas eux aussi des hommes de valeur ?⁽¹¹⁾. En outre, Grandeau affirme aussi ses ambitions dans d'autres domaines : certains l'accuseront bientôt de vouloir mettre la main sur l'enseignement agricole régional. Cela ne pouvait évidemment que déplaire à Paté. Tous ces faits réunis expliquent son changement d'attitude progressif.

Au cours des années qui suivent, la lecture du Bélier devient très intéressante, car Paté y rend compte de l'actualité agricole de façon très sélective : il passe sous silence les manifestations qui lui paraissent relever de la pure routine, il soutient toutes les initiatives nouvelles. Il rend compte avec enthousiasme de toutes les machines nouvelles, proposées par les fabricants. Il fait une propagande constante en faveur de l'élevage, plus rémunérateur que la céréaliculture et qui, grâce au fumier, permettra d'améliorer les rendements de la culture. Il milite pour la création d'industries rurales, propres à transformer sur place la production agricole et, lié aux frères Tourtel, s'engage aux côtés des brasseurs pour promouvoir la fabrication de la bière et encourager la culture du houblon.

Avec les années, sa pensée se fait de plus en plus sociale : il veut défendre toutes les catégories d'agriculteurs et ne supporte pas que la défense des intérêts agricoles se fasse uniquement au bénéfice des plus gros. Il n'est pas de ceux qui réclament à cor et à cris le protectionnisme. Il perçoit au contraire très bien l'utilité du libre-échange pour les ouvriers des villes, et même pour les manœuvres agricoles, qui doivent acheter leur nourriture, car le libre-échange, c'est le pain à bon marché. Il ne se lamente pas non plus sur la hausse des salaires agricoles et sur la raréfaction de la main d'œuvre des campagnes, qui sont des phénomènes normaux. Ce qu'il veut, c'est surtout rendre l'agriculture française plus compétitive, et il répète inlassablement les deux exigences qu'il estime prioritaires : le remembrement, qui seul permettra de constituer des exploitations viables adaptées au machinisme, et l'instruction agricole, qui élèvera le niveau de toute la population des campagnes et autorisera les plus modestes à recueillir à leur tour les fruits d'une modernisation qui pour l'instant ne profite qu'aux riches.

Un des thèmes sur lequel il revient le plus souvent dans ses chroniques est celui de l'instruction agricole. Il la veut surtout pratique, mise à la portée des jeunes ruraux et dispensée sur place, pour éviter de couper les jeunes gens de l'exploitation familiale, où ils trouvent des exemples concrets et où ils sont à même de rendre de grands services. Il sait parfaitement que les chefs d'exploitation répugnent à se défaire de leurs garçons de plus de quatorze ans et à les mettre en pension. C'est pourquoi il défend l'idée d'un enseignement agricole mobile au niveau du second

degré, après l'initiation acquise à l'école primaire. Les filles doivent pouvoir en bénéficier aussi bien que les garçons. Lorsqu'il décrit ainsi le type de formation qu'il préconise pour les futurs exploitants, on ne peut s'empêcher de penser qu'il prépare déjà son éventuelle candidature à un poste officiel de professeur départemental.

Mais de ce côté là, la situation tend à se détériorer nettement. A la session de 1872 du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, il demande une augmentation de l'indemnité de 800 F qui lui était allouée annuellement pour ses conférences itinérantes. Mais le verdict de la commission, repris par l'ensemble du conseil, tombe avec brutalité : " Les cours d'agriculture ne correspondant plus à l'espoir qu'on en avait conçu, les élèves faisant défaut aux leçons du professeur, votre commission a l'honneur de vous proposer la suppression de ce cours et la radiation du budget de la somme de 800 F qui y était affectée "⁽¹²⁾. Pour apprécier cette défection des auditeurs, il aurait fallu évidemment tenir compte des circonstances de l'année 1871 et du fait que le Béliet avait été contraint de suspendre sa parution d'août 1870 à janvier 1872 ! Grandeau s'efforce de s'engouffrer dans la brèche. Il propose au même moment la création de deux bourses de quatrième année à l'école d'instituteurs qui permettront de former au laboratoire de véritables " moniteurs " (le mot n'est pas prononcé alors, mais c'est celui qui convient), chargés de diffuser les connaissances agronomiques, et particulièrement celles de chimie agricole, parmi les populations rurales. La réaction du conseil reflète à la fois la méfiance par rapport aux engrais et la peur de former des " demi savants " : la question des engrais est très difficile, on ne doit pas la confier à des mains inexpérimentées... C'est un refus⁽¹³⁾.

Paté ne se décourage pas pour autant. Il continue à donner ses conférences dans le cadre des comices de Toul ou de Lunéville. Il prend soin, chaque fois, de se faire présenter par des personnalités locales qui lui sont favorables et de faire présider ses conférences par les élus locaux les plus influents. A en croire le Béliet, les auditeurs sont toujours nombreux.

4° Les espoirs déçus de Paté et la crise agricole de 1879 à 1884.

De 1881 à 1884, Paté énonce contre les milieux dirigeants de l'agriculture française des critiques d'une violence extrême, qui contrastent avec la prudence dont il avait su faire preuve jusqu'ici. Pourquoi cette brusque exaltation ? On ne peut la comprendre que par rapport à l'évolution de sa situation personnelle.

La stratégie que poursuivait Paté était évidemment très claire. Il avait pris, au fil des années, la place d'un véritable professeur d'agriculture et tissé, dans toute la Meurthe-et-Moselle, un réseau de relations qui fai-

saient de lui, sans contestation possible, le meilleur connaisseur de l'agriculture départementale : pourquoi ne créerait-on pas en sa faveur un poste officiel ? Il écrit le 30 juillet 1876 dans le Béliet : *“ Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi le département de Meurthe-et-Moselle n'organise pas un cours sérieux d'agriculture. Depuis 15 ans, nous faisons des conférences à domicile dans les villes, dans les villages et dans les fermes. Mais c'est sans traitement et sans titre, c'est même quelquefois sans autorisation. C'est un cours toléré, nous en demandons bien pardon à nos auditeurs ”*. En attendant, il cherche à s'insérer partout où cela est possible : en 1876-1877, on apprend qu'il est chargé d'un cours à l'École professionnelle Loritz, à Nancy, dont le statut est municipal. La majorité des élèves étant d'origine rurale, et un grand nombre d'entre eux retournant à l'agriculture, il était logique de leur dispenser cette formation. C'est l'époque où le Béliet rend compte de façon très élogieuse des efforts faits par la municipalité de Nancy pour créer, au début de 1877, une “ Société centrale d'horticulture ” et où il s'intéresse particulièrement au projet d'une utilisation agricole des eaux d'égout de la ville.

Au cours de l'année 1879, Jacques Auguste Paté pose, en des termes à peine voilés, sa candidature à un poste de professeur départemental. *“ Depuis quelques années, le gouvernement envoie des professeurs d'agriculture dans les départements. Quelques-uns de ces professeurs sont à la hauteur de la mission, ils ont les notions scientifiques nécessaires pour les cours réguliers dans les écoles normales, et les connaissances pratiques pour traiter les questions de culture, d'assolement et d'économie rurale. Mais nous le disons à regret, un certain nombre de jeunes professeurs récemment sortis de l'école ne peuvent remplir qu'une des conditions du programme ; ils peuvent exceller à instruire les élèves des écoles normales ; mais en présence des faits multiples et irréguliers qui se produisent dans les villages et dans les fermes, leurs conférences deviennent faibles ou inintelligibles ”* (23 février 1879).

Dans l'article qui suit, à la date du 16 mars 1879, il expose les conditions dans lesquelles un bon professeur d'agriculture devrait, selon lui, exercer son métier. Il ne s'agit pas d'aller débiter des flatteries aux grands propriétaires qui organisent les conférences, comme il le faisait il y a 18 ans. *“ Le professeur d'agriculture, selon nous, doit porter l'enseignement à domicile, c'est-à-dire qu'il doit s'installer dans le village ou dans la ferme, le temps nécessaire pour dresser une carte des sols de la commune⁽¹⁴⁾, faire des plans indiquant les drainages ou les irrigations à exécuter, les chemins à créer ou améliorer, les habitations à assainir, les étables à augmenter ou à transformer ; il doit indiquer par des plans topographiques les prairies à créer, les reboisements à opérer, enfin établir une statistique exacte du morcellement et préparer les éléments des réunions territoriales ”*. Quel programme ! Paté estime qu'une semaine par commune permettrait d'étu-

dier tout un département en quatre ou cinq années⁽¹⁵⁾. On trouve dans ces lignes tout ce qui l'oppose à Grandeau et à ses élèves. Le portrait qu'il trace est celui d'un homme de terrain, non celui d'un homme de laboratoire. Il préconise une agriculture pratique, adaptée à toutes les conditions complexes du milieu rural et non une agriculture expérimentale, fondée essentiellement sur les propriétés chimiques des sols.

Mais la fin de l'article du 16 mars 1879 montre bien que Paté a conscience de sa faiblesse. La formation qu'il a reçue est trop ancienne. Jamais il ne sera reconnu apte à enseigner les sciences naturelles dans une école normale. Or les projets prévoient que le professeur d'agriculture doit avoir, comme nous dirions aujourd'hui, une double «casquette» : il lui faut à la fois former les élèves maîtres et dispenser des conférences rurales. Paté suggère que le Ministre de l'Instruction Publique nomme dans les écoles normales des professeurs de sciences naturelles « appliquées à la vie rurale » et que le professeur département d'agriculture, occupé à plein temps sur le terrain comme nous l'avons vu plus haut, ne relève plus que du seul Ministère de l'Agriculture. Peut-être aurait-il alors de meilleures chances ?

Mais ce n'est pas ce qui est retenu en haut lieu. La loi du 16 juin 1879 impose enfin aux départements qui n'en ont pas encore de créer une chaire d'agriculture. Le professeur départemental est investi d'une double mission de formation, initiale et continue, comme nous dirions aujourd'hui : d'une part il est chargé de cours dans les écoles normales d'instituteurs, et éventuellement dans les autres établissements scolaires publics qui en font la demande, d'autre part, il doit assurer des conférences itinérantes dans les diverses localités du département, auxquelles sont conviés aussi bien les agriculteurs que les instituteurs déjà en poste. Le traitement du professeur est payé à parts égales par les deux Ministères de l'Agriculture et de l'Instruction Publique, mais c'est le conseil général qui doit financer les frais de tournées. Paté se prépare au concours qui ne va pas manquer de s'ouvrir prochainement. A la lecture du Béliet, on devine qu'il néglige ses chroniques habituelles pour se consacrer à un recyclage difficile dans les matières scientifiques. Il transcrit pour ses lecteurs ce qu'il apprend au jour le jour. On le voit par exemple traiter de l'électricité, dont les applications agricoles sont encore bien lointaines à cette date.

En avril 1881, on apprend enfin qu'un concours sera ouvert le 8 août à Nancy, pour la désignation d'un professeur d'agriculture en Meurthe-et-Moselle. Nous ne savons pas dans quelles conditions exactes le concours s'est déroulé. Le dossier conservé aux Archives départementales dans la série M est pratiquement muet sur ce point. Nous y apprenons seulement que le jury a choisi Marc Pargon, fils d'un agriculteur de

Salival et précédemment professeur à l'école d'agriculture de Saint-Bon, dans le département de la Haute-Marne, et qu'un autre candidat, Louis Comon, fils du maire et conseiller général de Longuyon, a été orienté vers d'autres départements, où des concours étaient également ouverts. Il n'y est pas question de Paté⁽¹⁶⁾. A cette date, Pargon est âgé de 28 ans, Comon de 27, Paté vient d'avoir 54 ans : la différence des âges est sans doute pour beaucoup dans l'explication du résultat.

Nous n'avons donc, sur les circonstances du concours, que le témoignage de Jacques Auguste Paté lui-même. Il est persuadé d'avoir été éliminé pour des raisons essentiellement politiques. Il n'a peut-être pas tort de le croire, puisqu'un des examinateurs, à l'oral, a fait allusion à sa condamnation passée⁽¹⁷⁾. L'échec au concours est pour Paté une catastrophe, qui le prive de tout appui officiel. Il peut encore faire quelques causeries, sur des questions générales, lorsqu'il est invité par des organismes comme la Ligue de l'Enseignement ou des sociétés d'éducation populaire. Mais ses interventions publiques se font rares. Il tente de jouer une dernière carte : pourquoi ne pas essayer de donner des cours au lycée de Nancy ? Le *Bélier* du 9 avril 1882 nous rend compte de cette démarche infructueuse⁽¹⁸⁾.

Ulcéré de l'ingratitude des pouvoirs publics, Paté se livre alors à une charge en règle contre les dirigeants agricoles officiels et proclame tout haut ce que bien des gens pensent en eux-mêmes : le personnel mis en place par l'Empire continue à diriger l'agriculture française, les inspecteurs de l'agriculture sont des incapables, choisis jadis en fonction de leur docilité, les sociétés agricoles et les comices ont été confisqués par des hommes politiques incompetents dans le domaine de l'agriculture⁽¹⁹⁾. Dans sa colère, il va même jusqu'à s'en prendre à Louis Grandeau, fondateur de la première station agronomique française à Nancy et critique ceux qui ne jurent que par les «stations» et se font les grands admirateurs de la science allemande, en oubliant tous les anciens chimistes et agronomes français⁽²⁰⁾.

Au cours de cette période, l'amertume de Paté se traduit par des articles dont le pessimisme, très noir, est sans doute encore accru par le décès prématuré de son épouse, qui meurt en couches à la fin de l'année 1881, âgée de 35 ans. Il déverse sa bile sur tous les défenseurs des conservatismes et de la routine. Il célèbre les mérites de l'agriculture américaine. Mis en relation avec les milieux qui s'agitent alors en faveur de l'expansion coloniale de la France, il vante les possibilités presque infinies de l'agriculture d'outre-mer, et prédit qu'elle ne tardera pas à ruiner bon nombre de productions métropolitaines⁽²¹⁾. En fait, Paté ne fait qu'amplifier le malaise qui gagne alors toute l'agriculture française et qui fait parler d'une pro-

fonde “ crise agricole ” au début des années 1880. Une véritable fronde secoue alors toute la profession : alors que les charges des agriculteurs ne cessent d’augmenter, les prix agricoles baissent, à cause des importations bon marché ; le gouvernement hésite, pris entre le désir de donner satisfaction aux ruraux et celui de complaire aux industriels et aux ouvriers, très attachés au libre-échange. Mais les lecteurs du *Bélier* sont certainement désarçonnés par la nouvelle orientation du journal, où il est souvent plus question de l’Algérie, de la Tunisie ou des Etats-Unis que de la Lorraine ! En outre, Paté, qui s’était toujours vanté de sa neutralité politique, prend maintenant le risque de soutenir un candidat radical à Nancy, aux élections législatives de 1883 ! Il s’agit d’Emile Ouchard, avocat à la cour d’appel, “ *empreint du plus pur patriotisme et qui défend les intérêts de l’agriculture* ” (Le *Bélier*, 12 août 1883). L’engagement politique du *Bélier* coïncide en fait avec la période pendant laquelle son gérant est E. Renauld (avril 1882-fin mars 1884). Les abonnements s’effondrent.

5° Les années d’après la crise : 1884-1891.

Le *Bélier* aurait disparu, s’il n’avait pas été repris d’une main ferme par Crépin-Leblond, un éditeur de métier, qui impose en quelques semaines en 1884 le retour à une ligne plus consensuelle. L’arrivée de Crépin-Leblond comme gérant se traduit d’abord par un nouveau format, légèrement agrandi : c’est, nous dit-on, celui de tous les grands journaux agricoles et on l’a choisi “ *pour récompenser les lecteurs de leur fidélité* ”. Les concessions faites au lectorat ne s’arrêtent pas là : le journal publie maintenant un feuilleton en première page ; il s’agit des “ *Emigrants* ”, d’Elie Berthier. Ce n’est pas forcément une bonne idée pour un hebdomadaire : comment s’intéresser à un roman qui n’en finit pas ? On remplace le roman par un traité plus court, sur la chasse, qui intéresse sans doute davantage les agriculteurs. En 1889, le *Bélier* renonce à la publication d’un feuilleton. Mais pour tenir ses lecteurs en haleine, il fait appel à beaucoup de chroniques suivies sur des sujets agricoles, qui se continuent pendant plusieurs mois. Il diminue la part des nouvelles d’origine lointaine, et étend sa chronique régionale, nourrie de correspondances assidues et d’échos divers.

Le journal rend compte maintenant avec fidélité de tous les principaux évènements agricoles de la région, en relatant la tenue des comices et les discours de leurs présidents. Les nouvelles des écoles d’agriculture régionales (Mathieu de Dombasle à Tomblaine, le Beaufroy dans les Vosges, les Merchines dans la Meuse) sont données régulièrement et les colonnes de l’hebdomadaire sont ouvertes à leur directeur ou à certains de leurs professeurs. On va même jusqu’à rendre compte des chroniques de Grandeau dans “ *le Temps* ”.

Devenu simple journaliste, ou comme il se définit lui-même “ écrivain vulgarisateur ”, Jacques Auguste Paté exprime alors à nouveau les qualités qui sont les siennes : style clair et vivant, goût très sûr dans le choix des articles empruntés à d’autres publications, souci de suivre de près toutes les questions d’actualité en leur donnant l’éclairage convenable, art de constituer un réseau de correspondants documentés et compétents qui, sans sacrifier le sérieux de l’information, permettent aux lecteurs de se sentir proches d’une rédaction qui n’hésite pas à leur donner fréquemment la parole.

On sait qu’un bon moyen de fidéliser les lecteurs d’un journal et d’en recruter de nouveaux est de les mobiliser pour une cause nouvelle, et d’aider à créer les faits d’actualité dont on rend compte. Le Bélier croit qu’il va pouvoir tirer parti de la nouvelle vogue des syndicats agricoles, autorisés par la loi sur les associations syndicales de 1884. Il rend compte en gros titres de la fondation de la “ Ligue des cultivateurs lorrains ”, née à Nancy le 25 octobre 1884. 500 à 600 membres assistent à son assemblée générale, houleuse et désordonnée, le 15 novembre. Au début de janvier 1886, la Ligue compte 463 membres, ce que son président juge insuffisant. Elle doit trouver un moyen de se faire connaître. Crépin-Leblond offre de publier tout ce que la Ligue veut faire connaître à ses membres. Dès le 17 janvier 1886, le Bélier porte en sous-titre “ Organe de la Ligue des Cultivateurs Lorrains ”. Mais l’enthousiasme initial retombe, on cesse bientôt de parler de la Ligue et la mention disparaît sans explication du sous-titre du journal le 22 janvier 1888.

Une autre opération analogue est tentée, sans plus de succès. Il faut certainement y voir la main de Paté, dont les liens avec les brasseurs sont connus. Un article qu’il signe le 24 mars 1889 analyse les raisons de la crise de la culture du houblon : les prix baissent, en même temps que les importations d’Allemagne augmentent. Fermer les frontières ne résoudrait rien, car c’est surtout l’insuffisante qualité du houblon français qui est en cause. Il faut améliorer à la fois la cueillette, le séchage et la mise en bêche. Le 7 avril, le journal lance un concours : il publiera le meilleur article sur la culture du houblon en Lorraine ⁽²¹⁾. Parallèlement, il annonce la création d’un syndicat des planteurs de houblon, pour lequel une centaine d’agriculteurs se sont déjà inscrits le 28 avril. Il en faudrait davantage, et dans les semaines qui suivent, on cesse de parler de ce syndicat.

De la même façon, la hargne de Paté retombe peu à peu. Son pessimisme s’est nuancé. Il faut “ relativiser ”, écrit-il lorsqu’il compare la situation de l’agriculture en 1784 et 1884 ; elle a tout de même fait

beaucoup de progrès, et il conseille à ses lecteurs de supporter courageusement la crise actuelle. Dans un article de décembre 1886, il analyse de manière lucide la situation sociale de l'agriculture : il y montre que les manœuvres, les petits propriétaires, les propriétaires cultivateurs et les gros fermiers forment quatre catégories différentes, aux intérêts divergents, voire opposés. Personne ne peut prétendre parler au nom de tous et il faut, par la force des choses, s'accommoder de cette diversité. Dans ses dernières chroniques, Paté réagit à l'actualité politique agricole, de façon plus modérée que jadis, mais avec une touche de nationalisme et d'antiparlementarisme qui traduit peut-être l'influence du boulangisme ⁽²²⁾. C'est à la fin de 1888 et au début de 1889 qu'il livre sa dernière grande série de chroniques. Il y plaide pour une agriculture «rationnelle», il défend les syndicats agricoles, qui doivent permettre d'établir une indispensable solidarité entre les gros et les petits cultivateurs, il revient sur la formation des agriculteurs, qui doit être presque universelle, tant ils doivent maîtriser de sciences, il rappelle l'évidence de la mondialisation des marchés et termine en février 1889 par une chronique sur " le progrès agricole ", qui dégage un optimisme relatif.

Dans les deux dernières années de sa vie, Jacques Auguste Paté est malade, il se confine dans les notes d'agrométéorologie, qu'il rédige toujours avec beaucoup de sens pratique et de concision ⁽²³⁾. Sans doute pour se rapprocher du bureau de son journal, où il travaille et où il trouve ses sources d'information, il loge chez un boulanger de la Grande Rue (au 92) ; mais ce n'est qu'un pied-à-terre, où il voisine avec de nombreux locataires. Sa maison se trouve toujours près du Pont d'Essey, à Malzéville. Sa mort passe presque inaperçue et nous avons dû nous livrer à une longue recherche avant de trouver l'entrefilet suivant, dans le Progrès de Meurthe-et-Moselle du samedi 11 avril 1891 :

“ M.J.A.Paté, ancien élève de l'école agronomique de Versailles, ancien professeur d'agriculture à Nancy, fondateur et rédacteur du journal agricole le Bélier, vient de mourir.

M.Paté était souffrant depuis longtemps. Lundi dernier, après avoir pris son repas à son hôtel habituel, il regagna son domicile, situé sur la route du Pont d'Essey, à Malzéville. Il ne reparut plus.

Mercredi un jardinier, allant travailler dans la propriété où habitait M.Paté, trouva celui-ci mort dans son lit.

M.Paté, qui était âgé de 63 ans, avait succombé à une congestion ”.

Il résulte de cet article que la mort se situe entre le lundi 6 et le mercredi 8 avril 1891.

Conclusion.

“Agriculteur sans terre”, comme il aimait à se définir lui-même, Jacques Auguste Paté a certainement souffert de la méfiance de ceux qui ne voyaient en lui qu’un donneur de leçons, incapable de mettre lui-même en pratique ce qu’il recommandait aux autres. Mais il fut un très bon connaisseur des choses de la terre. Ses observations d’agrométéorologie, publiées de semaine en semaine, sont un modèle de finesse et d’expérience. Il fut sans aucun doute un pédagogue très clair et enthousiaste. Il fut encore un journaliste compétent et utile. A la place qui était la sienne, il a certainement beaucoup œuvré pour la pénétration d’idées nouvelles au sein d’une paysannerie moyenne, à laquelle il voulait s’adresser en priorité. Dans l’enseignement agricole, comme Turck avait voulu le faire aussi à son niveau ⁽²⁴⁾, il a comblé un vide que le gouvernement avait laissé s’installer en Lorraine après la mort de Mathieu de Dombasle.

Cependant, le rôle pionnier de Paté n’a été réellement utile que jusqu’au début des années 1870. Sous le Second Empire, il apportait des idées vraiment nouvelles, et il bénéficiait de sa connaissance de l’agriculture américaine, ce qui lui permettait de prévoir plus facilement les évolutions européennes et de déceler avec plus de lucidité les carences de l’agriculture française. Au cours de cette période (que paradoxalement il déteste !), il disposait d’un bon réseau de relations dans les milieux politiques et d’appuis politiques solides qui lui donnaient une bonne crédibilité. Mais lorsque s’installe la Troisième République (dont il est partisan !), la situation de Paté se dégrade. Pour des raisons obscures, et sans doute complexes, il se brouille avec la plupart des dirigeants agricoles. En outre, au point de vue des instances officielles, il n’est plus tout à fait “dans la course” : son bagage scientifique, acquis pendant les années 1840-1850, n’est plus valable dans les années 1870-1880. La physique et la chimie ont fait des progrès considérables, l’agronomie est devenue expérimentale ; l’avenir appartient aux “stations”, dont Paté a certainement tort de critiquer l’existence. L’inspirateur éclairé des années 1860 n’est plus désormais qu’un “suiveur” un peu dépassé, victime du progrès qu’il a toujours appelé de ses vœux.

Il reste que le personnage de Paté, dans ce qu’il a d’original et parfois d’hétérodoxe, nous permet de mieux comprendre un épisode important de l’histoire de l’agriculture française. Sous le Second Empire, elle s’était certainement quelque peu endormie dans une prospérité factice. Elle avait pris du retard. Pour la sortir de sa léthargie, les pouvoirs publics préconisaient une intensification grâce à une utilisation plus abondante des engrais chimiques, sur le modèle allemand. Paté, qui avait vécu aux Etats-Unis, avait dans la tête un modèle tout différent : celui d’une agriculture plus extensive, mais faisant appel à la mécanisation, ouverte sur le marché

mondial grâce au libre-échange et établissant des liens étroits avec l'industrie alimentaire. A-t-il eu tort d'avoir raison beaucoup trop tôt.? Il est clair que la politique conseillée par Paté aurait eu un coût social inacceptable pour les gouvernements de la Troisième République : le remembrement généralisé, la libre ouverture des marchés, la diminution massive des ouvriers agricoles remplacés par des machines ne pouvaient être des thèmes populaires dans la France de la deuxième moitié du XIX^e siècle.



Notes.

1) Jean-Baptiste Paté : “ *Mes revers et mes succès en agriculture* ”. Mémoire à l’occasion de la grande prime d’honneur à décerner dans le département de la Meurthe en 1862. Nancy, veuve Raybois, imprimeur de la Société centrale d’Agriculture, 1862, 126 pages. Il y explique dans quelles conditions il a élevé ses frères et sœurs.

2) L’allusion la plus explicite faite par Paté à son séjour américain figure dans un article du *Bélier*, daté du 8 mai 1881. Il écrit : “ *Je suis allé en Amérique, j’y ai passé cinq années, j’ai cultivé, j’ai fait ce que j’ai pu. Ayant voyagé depuis le 40^{ème} jusqu’au 25^{ème} degré de latitude, dans des pays où la chaleur est très forte et...le travail manuel plus pénible. J’ai pu voir là le maniement de machines dont nous n’avions jamais pu soupçonner l’existence en France* ”. Le 9 juin 1872, il ajoute qu’il se trouvait en 1855 dans les états de New York, Connecticut, Ohio, Pennsylvania et New Jersey. Mais dans sa “ *Notice sur Brulange* ”, Nancy, Imprimerie Paul Sordoillet, 1886, Jean-Baptiste Paté écrit page 49 : “ *Un jour, on demandait à mon frère, le rédacteur du Bélier : -Vous, M.Paté, qui avez parcouru le monde, qui avez habité l’Amérique et l’Angleterre, dites-nous un peu ce qui vous a frappé le plus dans vos voyages, ce que vous avez traversé de plus beau. - Ce sont les prés de Brulange, répondit-il très sérieusement* ”.

3) J.A.Paté. “ *De l’éducation rurale* ”. Discours prononcé le 30 novembre 1861 à la rentrée du Cours d’Agriculture. Nancy, veuve Raybois, imprimeur de la Société d’Agriculture, 1861, 28 pages.

4) J.A.Paté. “ *De l’agriculture en Lorraine* ”. Discours prononcé le 23 novembre 1863 à la rentrée du Cours d’Agriculture. Nancy, N.Collin imprimeur, 1863, 15 pages.

5) Le *Bélier*, 10 octobre 1869. Paté y explique qu’au début, les cultivateurs sont venus à ses conférences par curiosité, chacun produisait sa petite critique. Puis, on lui a rendu justice et les auditeurs venaient de loin pour l’écouter. Il veut s’adresser d’abord aux moins bien informés, mais prie les hommes d’élite de ne pas s’éloigner de lui. “ *Nous prendrons à celui qui sait plus pour donner à celui qui sait moins* ”. Il préconise donc une sorte d’éducation “ *mutuelle* ”.

6) Pour la Société Centrale d’Agriculture de Nancy, on se reportera à son bulletin, le “ *Bon cultivateur* ”, que nous avons dépouillé pour toute cette période.

7) Le Bélier, 7 novembre 1869, “ les associations agricoles ”. Dans les petites associations nouvelles, aucune décision n’est prise sans consulter tous les adhérents ; en outre, elles ne demandent pas de cotisation fixe, mais organisent des souscriptions pour des objets bien déterminés. Elles sont de ce fait plus démocratiques.

8) Le Bélier, 6 février 1870. Dans cet article, Paté rend hommage à la Société centrale fondée par Mathieu de Dombasle, qui “ *malgré sa nuance politique bien prononcée* ”, rendit d’éminents services au pays. “ *Que la Société centrale reçoive nos témoignages de gratitude. Nous commençons à entrer dans la voie des améliorations, et nous arrivons à décupler, à centupler nos forces par l’union des mêmes intérêts* ”.

9) L. Grandeau. Comptes Rendus des Travaux du Congrès agricole libre tenu à Nancy les 23, 24, 25 et 26 juin 1869. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1869, 276 pages.

10) Ibidem, Séance du 24 juin, communication de M. Jacotin, fabricant de sucre, à Rethel, pages 61-64 ; réponse de Grandeau p. 64-65.

11) Délibérations du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, année 1872, séance du 23 août, pages 153-154.

12) Ibidem, pages 184-191.

13) Lorsqu’il parle d’une “ carte des sols ”, J.A. Paté n’évoque pas une carte pédologique, car la pédologie ne s’était pas encore constituée comme science ; tout au plus pouvait-on interpréter pour l’agronomie une carte géologique. Nous pensons que Paté a plutôt dans l’esprit une “ carte des classes de fertilité des sols ” ou même une “ carte de l’utilisation des sols ”.

14) Il s’agit d’une idée que Paté a souvent développée, car il l’a mise en pratique. Il s’explique clairement à ce sujet dans un article du 11 juillet 1869, où il égratigne au passage les inspecteurs généraux d’agriculture. “ *Les inspecteurs généraux d’agriculture parcourent souvent le pays, mais ils vont le plus souvent dans les fermes les mieux dirigées, et où il y a déjà d’importantes améliorations à constater. Ce que nous demandons, c’est un ingénieur rural visitant une à une toutes les communes d’un pays, fouillant les champs, les prés, les étables, faisant un plan d’amélioration et laissant appendue, dans la salle commune, une carte murale indiquant la nature des sols et les principales améliorations à exécuter, laissant également un tableau de statistique générale... Ce que nous demandons ici, nous l’avons exécuté nous-même en maintes circonstances, nous aurions pu en faire davantage si nos moyens nous l’avaient permis* ”.

15) Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 7 M 39. “Chaire départementale d'agriculture”. Cependant, le Conseil général avait fixé au minimum légal (500 F) les frais de tournées attribués au professeur et refusait de les augmenter. On voit alors Pargon abandonner cette fonction pour se faire nommer en septembre 1882 directeur des études à l'École d'agriculture Mathieu de Dombasle. Il faut attendre 1887 pour voir nommer un nouveau professeur départemental, Pierre Doyen, et surtout le début de 1890 pour voir arriver enfin à Nancy un titulaire stable, A. Bourgeois.

16) “*Dans un concours pour un professeur départemental d'agriculture, un inspecteur d'agriculture appuyé d'un haut faiseur local et de quelques comparses ruraux (enivrés de faire partie du jury) demande à un candidat avant la première épreuve et en tête-à-tête : «Vous ne feriez pas la même opposition si des circonstances analogues se produisaient ?». Quelle tuile pour le candidat repris de justice du 2 décembre ! Il n'y a que les dupes et les peureux de la campagne qui ne voient pas la continuation de la comédie napoléonienne dans tous les services administratifs de l'agriculture*”.

Le Bélier, 25 novembre 1883.

17) “*En France (pays qu'il oppose aux Etats-Unis, bien plus avancés), dans une ville de 100000 habitants, un professeur se présente un jour au lycée de cette ville, montre au proviseur plusieurs lettres de parents demandant des répétitions d'agriculture pour leurs enfants placés dans ce lycée ; il fut répondu par le proviseur à ce professeur : l'agriculture est la mère nourricière de l'humanité, certainement, mais les règlements universitaires ne permettent pas d'introduire un enseignement nouveau sans l'autorisation du Ministre*”. Le Bélier, 9 avril 1882.

18) Le Bélier, “*Misères agricoles*”, 18 novembre 1883. Après 1871, “*les faiseurs impériaux continuèrent à se recruter parmi les nullités les plus dévouées à sa Majesté. Toutes les positions agricoles furent minutieusement soumises à des jurys composés des plus chauds partisans du régime guet-apens*». Le 25 novembre, il poursuit : “*Vers 1830, les sociétés d'agriculture et les comices se multiplient à l'infini. Le gouvernement de Louis-Philippe, le 2^{me} Empire après, se servirent de ces sociétés et de ces comices pour surveiller, diriger et entraîner l'opinion publique dans les campagnes*”.

19) Le Bélier, 20 janvier 1884. “*La richesse agricole*”. Paté s'en prend avec violence à la cliqué héritée du Second Empire. “*Les faiseurs sont allés prendre des leçons chez les Teutons et ils ont installé des Stationes*”. “*On renvoie dans les rangs Regnault, Frémy, Pelouze, Wurtz, Dumas, Niclaise...ce ne sont que des salisseurs de tabliers en comparaison des grandissimes Stationes Maker, les célèbres guérisseurs de l'agriculture fran-*

çaise ». L'allusion à Grandeau paraît transparente. Il avait été installé à Nancy avec la bénédiction du régime impérial. On peut supposer aussi qu'il vise d'une manière générale Eugène Tisserant, qui avait été le directeur de tous les domaines agricoles impériaux, et qui a occupé sous la Troisième République des fonctions dirigeantes au Ministère de l'Agriculture.

20) Le Béliér, 17 avril 1881 et suivants. Paté semble particulièrement emballé par les idées que développe Ménier, fondateur et rédacteur de " la France coloniale " et de " la France populaire ".

21) Le lauréat est un cultivateur de Vézelize, M.Gigout-Bernard.

22) Le transfert au Boulangisme d'un certain nombre d'électeurs radicaux est un phénomène bien connu, d'autant que les candidats boulangistes reprenaient beaucoup de thèmes de ceux qui s'appelaient " intransigeants ".

23) Après la mort de Paté, la rédaction du Béliér est confiée à Auguste Jacques. Les chroniques agrométéorologiques de ce dernier sont également intéressantes, mais plus " journalistiques ", car enrichies de réflexions plus ou moins utiles sur la vie rurale.

24) Jean Claude Bonnefont. " L'Institut agricole de Sainte-Genève (à Dommartemont). Une étape dans l'histoire de l'enseignement agricole en Lorraine au XIX^e siècle ". Séance du 8 avril 1994. Mémoires de l'Académie de Stanislas, année 1993-1994, Nancy, pages 301-316.